

## UN TRADUCTEUR ET SON AUTEUR: LETTRES DE ENRIQUE DIEZ-CANEDO A VALERY LARBAUD

CLAIRE MONNIER  
Université de Genève

*A la mémoire de Bernardo Giner de los Ríos Diez-Canedo*

Les destins d'Enrique Diez-Canedo et de Valery Larbaud sont étrangement parallèles. Amoureux de leur langue et de quelques autres, ils sont des traducteurs dont l'excellence, déjà reconnue à leur époque, a traversé les ans. Passeurs, ils n'ont pas négligé une œuvre poétique personnelle qui, là encore, rencontra l'estime de leurs contemporains. Généreux, ils ont fini l'un et l'autre par donner la priorité, non à leur œuvre de création, mais à leur vocation de diffuseur: par l'édition, la critique, un soutien constant aux écrivains qui leur semblaient mériter leur aide. Enfin l'exil, réel et/ou intérieur, marque leur œuvre et leur vie: alors que Canedo, comme tant de Républicains, approche du moment de son déracinement, Larbaud sombre dans l'aphasie<sup>1</sup>. Et, par-delà la mort, ils restent frères, par l'estime où quelques «happy fews» les tiennent et le relatif oubli dans lequel l'époque les maintient...

Ils partagent également quelques fortes amitiés, avec Supervielle, par exemple, dont il sera question plus loin, mais surtout avec Alfonso Reyes, si proche de Canedo. Le Mexicain, fin traducteur lui aussi et lui aussi passionné par les problèmes qu'elle pose, sera, avec Güiraldes, une des plus fortes relations latino-américaines du Français<sup>2</sup>.

Reyes et Larbaud sont également unis par leur amour des bibliothèques. Dès sa jeunesse, Larbaud s'était construit une retraite habitée de livres, sa «Thébaïde» comme il l'appelait, bibliothèque qui, au fil des années et des remaniements, a donné naissance à l'impressionnant ensemble sur lequel veille à l'heure actuelle la Bibliothèque Municipa-

<sup>1</sup> Voir note 36.

<sup>2</sup> Leur correspondance révèle l'étroitesse de leurs liens, tant au plan affectif qu'intellectuel. Cet échange épistolaire a fait l'objet d'une parution: Valery Larbaud-Alfonso Reyes, *Correspondance, 1923-1952*, avant-propos de Marcel Bataillon, introduction et notes de Paulette Patout, Paris, Klincksieck, 1972.

le de la Ville de Vichy. De son côté, Reyes a vu son œuvre bibliophilique aboutir à la création de la Capilla Alfonsina à laquelle, dit-on le propre Diez-Canedo avait donné son nom. Mais de la bibliothèque de Canedo, que reste-t-il?

C'est en quelque sorte à la mémoire de cette bibliothèque disparue, pour combattre l'oubli dont souffre la figure de Diez-Canedo, que j'ai décidé de publier ces lettres envoyées à Valery Larbaud<sup>3</sup>. Il ne s'agit pas d'un échange d'une exceptionnelle richesse, comme c'est le cas de la correspondance Reyes-Larbaud, et l'on ne peut que le regretter. Mais c'est une pièce de plus d'un puzzle encore très lacunaire et difficile à rassembler. Il faut louer ici le travail de pionnier fait par José María Fernández Gutiérrez<sup>4</sup>, mais il reste encore fort à faire. Puisse ce numéro spécial de *Cauce* participer au renouveau des études sur Enrique Diez Canedo, poète, critique, traducteur et, aurait dit Machado, «homme bueno» qui fut de tous les combats littéraires et politiques qui comptèrent.

La première lettre de Canedo à Larbaud lui est adressée à Alicante. Réformé pour raison de santé, se sentant inutile dans un pays en guerre, Larbaud a cherché à quitter la France. Un engagement plus ou moins fictif pour le *Figaro* et un passeport diplomatique lui ont permis de passer la frontière au début de janvier 1916 et, en octobre, s'est installé à Alicante dont le climat convient à sa santé fragile. De cette base alicantine, Larbaud fera plusieurs séjours dans d'autres villes espagnoles, Séville, Saragosse, Barcelone ou Madrid. C'est lors d'un de ces voyages à Madrid qu'il fera la connaissance de Ramón Gómez de la Serna et de Diez-Canedo.

Le ton de cette première lettre, d'octobre 1917<sup>5</sup>, est très respectueux et quelque peu formel:

Cher Monsieur,

Je vous croyais en France depuis longtemps, lorsque MM. Calleja éditeurs à Madrid, m'ont parlé de vous et m'ont fait connaître votre

<sup>3</sup> Les lettres que nous publions ici proviennent du Fonds Valery Larbaud de la Bibliothèque Municipale de la ville de Vichy. Elles portent les cotes D 96 à D 104; les quatre cartes postales sont hors cote. Comme il n'existe pas de catalogue disponible du Fonds Valery Larbaud, je donnerai le détail de ce qui touche à cette correspondance. Les réponses de Valery Larbaud à ces courriers ne nous sont, elles, pas parvenues.

<sup>4</sup> Fernández Gutiérrez, José M<sup>a</sup>, *Enrique Diez-Canedo, su tiempo y su obra*, prólogo de José M<sup>a</sup> Martínez Cachero, Badajoz, 1986.

<sup>5</sup> Cette lettre [cote D 96 dans le Fonds Valery Larbaud (abrégié F.V.L. désormais), est non datée, mais de nombreux éléments permettent de la dater d'octobre 1917. Sur ces éléments, voir la note suivante.

adresse. Je suis heureux de vous savoir encore chez nous et j'espère que le climat d'Alicante sera très bon pour votre santé.

MM Calleja m'ont proposé de traduire en espagnol *La porte étroite* de André Gide, dont ils vont acheter les droits. Je ferai volontiers cette traduction si toutefois M. Gide, sur votre conseil, veut bien m'accepter comme traducteur<sup>6</sup>. Je connais ce livre depuis son apparition [sic], ainsi que tous les autres ouvrages de Gide; [sic] car je lis toujours cet écrivain avec un profond plaisir où il y a autant d'attachement que d'admiration<sup>7</sup>.

On vous enverra deux autres traductions que j'ai données chez Calleja, un Montaigne et un Jules Renard. Veuillez accepter ces livres en attendant que je puisse vous offrir encore deux volumes, l'un de poèmes, l'autre de critique, auxquels je travaille assez lentement<sup>8</sup>.

<sup>6</sup> A la date du 3 octobre 1917, Larbaud écrit dans son Journal: «Aujourd'hui, j'ai répondu à Gide. Les éditeurs madrilènes Calleja et Cie veulent publier une traduction de sa 'Porte étroite'; il me prie de prendre l'affaire en main et de demander à Calleja quel sera le traducteur» (*Journal Inédit*, Gallimard, O.C., tome IX, p. 148). Larbaud ne reste pas inactif, comme le confirme la lettre de Gide à Larbaud en date du 23 octobre: «Vous êtes exquis. Vos conseils me sont d'un précieux secours. Il se trouve, et vous le savez déjà sans doute puisque éditeur et traducteur me disent être entrés en rapport avec vous –il se trouve que c'est précisément M. Diez-Canedo qui se propose. Tout va bien et je lui fais confiance [...]» (André Gide-Valery Larbaud, *Correspondance, 1905-1938*, introduction de Françoise Lioure, Paris, Gallimard, 1989). La lettre de Canedo est donc postérieure au 3 octobre et antérieure au 23 octobre 1917, datation confirmée par les allusions de Canedo à la situation de la revue *España*, dont les problèmes datent eux aussi de cette période (voir note 11).

<sup>7</sup> Entre 1909 et 1911, Diez-Canedo a vécu à Paris où il travaillait comme secrétaire de l'Ambassadeur d'Equateur. C'est lors de ce séjour qu'il suit de très près les activités et publications des groupes littéraires les plus rénovateurs. Le *Mercure de France*, qui illustre et défend l'esthétique symboliste, mais aussi la *Nouvelle Revue Française*, qui commence à paraître au début de 1909 et dont Gide est le pivot. La traduction de Canedo, *La Puerta estrecha*, ne se trouve pas parmi les livres de la bibliothèque de Larbaud.

<sup>8</sup> Les deux livres auxquels il est fait allusion sont: Montaigne, Miguel de, *Páginas escogidas*, selección y comentarios de Pierre Villey; trad. de Enrique Diez-Canedo, Madrid, Casa editorial Calleja, 1917. L'original français était paru en 1912 à Paris, chez Plon-Nourrit. Le second texte est la traduction de *Poils de carotte* de Jules Renard, paru en 1894 chez Flammarion. Diez-Canedo en publie la traduction en 1917, chez Calleja, sous le titre de *Zanahoria*. Aucun de ces deux volumes ne se trouve à Vichy. Quant aux livres de création auxquels Canedo fait allusion, il pourrait s'agir de *Sala de retratos*, qui paraîtra en 1920 chez García Monge à San José, Costa Rica, et du premier volume des *Conversaciones literarias*, 1915-1920, qui paraîtra lui aussi en 1920, Editorial-América, Madrid. Ce dernier titre se trouve effectivement dans le Fond Valery Larbaud de Vichy.

Je n'ai rien lu de vous depuis *Barnabooth*<sup>9</sup>. Envoyez-vous toujours des articles au *Figaro*? Je vois très rarement ce journal<sup>10</sup>. Vous assistez en Espagne, à des moments bien intéressants. Nous allons reprendre la publication de notre revue *España* rudement poursuivie par le gouvernement<sup>11</sup>. – Si vous passez à Madrid je serai très content de vous revoir.

Agréez, cher Monsieur Larbaud, mes sentiments empressés

signé: E. Diez-Canedo

Madrid, Lealtad, 20.

La deuxième lettre d'Enrique Diez-Canedo conservée à Vichy est un petit mot du 8 juin 1918, soit 8 mois plus tard. La relation entre Canedo et Larbaud semble rester encore assez formelle:

[D-97] Lettre du 8.VI.[1]918

Cher Monsieur,

<sup>9</sup> *Poèmes par un riche amateur, ou Œuvres françaises de Monsieur Barnabooth* est le premier recueil poétique publié de Larbaud. Il est paru en 1908 chez A. Messein à Paris et a tout de suite attiré l'attention de Gide qui en fait la présentation critique dans le premier numéro de la *Nouvelle Revue Française*, en février 1909. Dès lors, Larbaud fait partie du groupe des amis et collaborateurs de la revue. En 1913 *Barnabooth* 'réapparaît', publié cette fois par la *Nouvelle Revue Française* (nos 1<sup>er</sup> février, 1<sup>er</sup> mars, 1<sup>er</sup> avril et 1<sup>er</sup> juin 1913) et par les éditions de la N.R.F., futur Gallimard. Il a été légèrement remanié et réorganisé, et les modifications apportées laissent supposer une influence de Gide.

<sup>10</sup> Au moment de quitter temporairement la France, Larbaud avait obtenu grâce à un ami une charge plus ou moins fictive auprès du *Figaro* et un passeport diplomatique. La participation de Larbaud au journal semble s'être bornée à la fourniture d'un article, «En Espagne», paru le 1<sup>er</sup> mars 1916. De Séville, où il avait séjourné de janvier à mars, il faisait un descriptif de l'état de l'opinion publique espagnole face à la France et à l'Allemagne dans le contexte de la guerre.

<sup>11</sup> Au moment où Canedo écrit ces lignes, la revue est en effet sur le point de paraître: le premier numéro après sa suspension, le numéro 133, sortira le 25 octobre 1917. Depuis le 10 février 1916, Luis Araquistain assure la direction de *España* et il en a fait un bastion progressiste et aliadophile. Cette année 1917 est une année riche en rebondissements: au plan international, la révolution russe éclate, et la revue la suit de très près et d'un œil plutôt favorable; au plan intérieur, les crises politiques se succèdent, les grèves se multiplient. Le 9 août, après une grève des cheminots très durement réprimée à Valence, les syndicats cheminots ont appelé à la grève générale. Avant même le début de la grève, le gouvernement a rétabli la censure de la presse. *España* a passé outre et s'est vue suspendre, à partir, précisément, du 9 août... Le conflit entre la revue et le gouvernement fut très dur: on vit nombre de ses journalistes, et jusqu'à son directeur, être emprisonnés. La revue put donc recommencer à paraître, mais l'épreuve l'aura rendue plus antigouvernementale que jamais.

Lorsque je vous ai dit que je serais à l'Ateneo dimanche prochain j'avais complètement oublié que c'était le jour signalé pour la réception du Dr Cortezo à la R[éal]. Academia Española<sup>12</sup>. Je suis obligé d'y aller, car il est un des vice-présidents de l'Ateneo. Est-ce qu'il vous semblerait curieux d'assister à une réception académique? En tout cas voici une carte d'invitation que [sic] vous pourrez ne pas profiter si vous n'êtes pas pourvu du courage nécessaire.

Veillez agréer mes meilleures salutations,  
signé: E. Diez [sic]-Canedo

Sur la présence de Larbaud à cette cérémonie, nous ne savons rien<sup>13</sup>. En règle générale, Larbaud est peu ami des mondanités, mais le contexte a pu aiguïser sa curiosité.

Presque deux ans se passent entre l'invitation madrilène et ce courrier du printemps 1920. La lettre retient l'attention par une plus grande intimité de ton: Larbaud est maintenant appelé «ami», on lui parle des petits tracas familiaux et familiaux. Cette lettre, comme la suivante, est intéressante, car elle porte témoignage des relations d'estime artistique réciproques qui unissaient les deux écrivains.

[D-98]

Lettre du 26 mars 1920 sur papier à en-tête de «Los Amigos de Lope de Vega»<sup>14</sup>

<sup>12</sup> Carlos María Cortezo (1850-1933): médecin, professeur, homme politique (ministre, sénateur à vie), journaliste scientifique, traducteur (du latin, de l'anglais, du français et de l'italien), philanthrope (il crée le Collège pour les Orphelins de Médecins), poète enfin. Membre de l'Académie royale de médecine dès 1891, il entre donc également à l'Académie royale de la Langue, et ce, appelé par elle. Il y est élu à l'unanimité le 10 janvier 1918 et prononce son discours d'entrée le 9 juin de la même année sur le thème: *Pourquoi la médecine, naissant d'une noble aspiration au bien-être humain, au soulagement de la souffrance et à la prolongation de la vie, est-elle brocardée avec acharnement par la littérature et les arts?* (¿Por qué siendo la medicina una noble aspiración al bienestar humano, al remedio del dolor y a la prolongación de la vida, la Literatura y el Arte se han encarnizado en satirizarla?). Il est alors, comme le révèle cette lettre de Canedo à Larbaud, vice-président de l'Ateneo Científico, Literario y Artístico de Madrid, où il est entré comme «socio de mérito» après un vote unanime de la Junta extraordinaria du 10 mai 1915. Son entrée est enregistrée par Azaña lui-même, alors président.

<sup>13</sup> Le *Journal Inédit* (tome XI des Œuvres Complètes de V. Larbaud, Paris, Gallimard, 1954) ne dit rien de cette cérémonie.

<sup>14</sup> Les «Amigos de Lope de Vega» sont une de ces sociétés mi littéraires mi 'secrètes' dont la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle et le XX<sup>ème</sup> sont riches. Pour entrer dans la société, il convenait d'être parrainé par l'un de ses membres. En 1918, Azorín en était devenu le président.

Cher Monsieur et ami,

Il y a longtemps que je voulais vous écrire et ce n'est pas seulement la paresse espagnole qui m'en a empêché. Le commencement de l'année a été très rude pour moi: toute ma famille, mes enfants et surtout ma femme ont été malades pendant plusieurs semaines et j'ai dû [sic] les envoyer au [sic] midi jusqu'à leur rétablissement<sup>15</sup>. J'avais d'abord songé à Alicante; mais ma femme a préféré Carthagène où elle a sa mère et ses sœurs. Je suis toujours forcé de rester à Madrid.

Je suis très content que vous ayez lu avec bienveillance ma traduction de votre *Dolly*<sup>16</sup>. Maintenant je voudrais entreprendre la traduction de *Fermina Marquez*, et je vous prie de me dire si vous pouvez m'accorder l'autorisation ou s'il faut s'adresser pour traiter à l'éditeur Fasquelle. En ce cas je vous serais reconnaissant de lui envoyer un mot.

C'est pour une nouvelle maison d'édition qui n'a pas un fort capital et qui se propose de choisir très scrupuleusement ses auteurs et ses traducteurs et de présenter ses livres sous une forme agréable et sérieuse<sup>17</sup>. Je ne vous cacherai pas que je m'y intéresse personnellement et j'aurais grand plaisir à [sic] écouter vos conseils et vos remarques.

J'ai été étonné à la lecture de Proust. C'est une découverte à chaque page. C'est d'abord difficile à lire mais quand on est pris par lui on ne peut plus le quitter. Je ferai peut-être un article sur lui quand mes impressions se seront un peu reposées<sup>18</sup>.

J'attends votre réponse au sujet de *Fermina Marquez* et je serais très heureux de vous revoir quand vous passerez par Madrid.

Je vous serre cordialement la main

signé: E. Diez-Canedo

Près de cinq mois plus tard, Canedo répond à un courrier de Larbaud, qui lui a envoyé son article, «Poètes espagnols et hispano-amé-

<sup>15</sup> Enrique Diez-Canedo s'est marié en 1911 avec María Teresa Manteca, dont il aura quatre enfants: María Teresa, Enrique, Joaquín y María Luisa.

<sup>16</sup> Le texte de Valéry Larbaud avait paru dans le numéro 9 de la toute jeune *Nouvelle Revue Française* (livraison du 1er octobre 1909). Il devait par la suite être repris dans les *Enfantines*, livre paru en 1918 aux éditions de la N.R.F, soit un an environ avant que Canedo ne publie sa traduction, dans le numéro 242, pp. 12-13 (1919) d'*España*. On regrettera de ne pas connaître ce que Larbaud disait du travail de son traducteur... Quant à *Fermina Marquez*, dont il est question plus loin, Larbaud la publie en 1910 dans la *Nouvelle Revue Française* (livraisons du 1er mars, 1er avril, 1er mai et 1er juin 1910), puis en 1911 en volume, chez l'éditeur Fasquelle.

<sup>17</sup> Nous ne savons pas de façon certaine de quelle maison il pouvait s'agir.

<sup>18</sup> Enrique Diez-Canedo publie effectivement un article sur Proust, quelques semaines plus tard, dans *Hermes* («Marcel Proust», *Hermes*, n° 58, 1920, pp. 193-199): voir également la note 25.

ricains contemporains», publié dans le numéro de juillet de la *Nouvelle Revue Française*<sup>19</sup>. Dans cet article, le Français présente *Le Symbolisme français et la poésie espagnole contemporaine*, publié en français par M. A. Zerega-Fombona au Mercure de France, les «romans lyriques» (comme les qualifie Larbaud) de Gabriel Miró (écrivain que Larbaud tentera, sans grand succès, d'introduire en France), et *Raucha*, de Ricardo Güiraldes, dont il présente aussi les poèmes<sup>20</sup>.

Un des liens qui unissent Larbaud et Canedo est leur commun intérêt pour les lettres latino-américaines contemporaines et leur souhait de voir naître une littérature authentiquement et proprement américaine, détachée de l'imitation plus ou moins servile des modèles européens. La découverte de Güiraldes sera, pour le Français, puis pour l'Espagnol, la découverte d'un écrivain latino-américain qui, précisément, travaillait à s'affranchir de cette dépendance. La découverte, en somme, d'un mutant<sup>21</sup>.

<sup>19</sup> *Nouvelle Revue Française*, tome XV, 1er juillet 1920, pp. 141-147 (rubrique 'Notes').

<sup>20</sup> Cet article de Valery Larbaud sera très commenté: la revue *La Pluma*, dont Canedo est alors le secrétaire de rédaction, publie, dans son numéro de septembre et sous la signature de Cipriano Rivas Cherif, un compte rendu de cet article; on trouve également dans le numéro 276 de *España*, à la rubrique *La Vida literaria*, une présentation critique de cet article de Larbaud. L'article est non-signé et l'index de la réédition fac-similé de 1982 par Topos Verlag/Turner ne l'attribue pas à Diez-Canedo; cependant la connaissance dont l'auteur fait preuve des publications précédentes de Larbaud dans le domaine littéraire espagnol tendrait à faire conclure qu'il est bien probablement de la main de Canedo, et que c'est à son propre article de 1919 qu'il fait allusion lorsqu'il est souligné: «Aquí mismo expresamos alguna vez el deseo de que algún día presentase a las letras españolas atención semejante a la que consagra a las inglesas.» En 1919 en effet (n. 242, pp. 12-13), Canedo publiait sa traduction de *Dolly* et la faisait précéder d'un texte de présentation de l'auteur français. Il concluait par ces mots: «Valery Larbaud ha vivido largo tiempo en España. Conoce bien nuestra literatura de hoy, y sabe lo que hay en ella de vivo. Algo ha traducido, algo ha comentado de nuestros escritores. Quizá con el tiempo sus estudios españoles lleguen a tener la importancia de sus páginas sobre letras inglesas, de una información perfecta y de una clara percepción. En los números de la Nouvelle Revue Française nunca podrán pasar inadvertidas.» C'est à cet article que Larbaud fait référence dans son propre article dans la N.R.F., en juillet 1920, évoquant des voix venues d'Espagne qui lui suggèrent de s'intéresser au domaine espagnol (voir également note 22).

<sup>21</sup> L'amitié entre Larbaud et Güiraldes remonte au mois de décembre 1919, lors d'une rencontre chez Adrienne Monnier, la fameuse libraire de La Maison des Amis des Livres, rue de l'Odéon. A partir de cette date, leurs liens ne cesseront de se développer et l'Argentin deviendra, avec Alfonso Reyes, l'un des amis latino-américains les plus chers de Larbaud et, chaque fois que l'Argentin passait par Paris, ils ne manquaient pas de se voir. C'est par l'entremise de Güiraldes que Larbaud s'est vu pro-



[D 99] Lettre du 1<sup>er</sup> août 1920

Mon cher ami,

Merci de tout cœur de votre article sur quelques livres espagnols où il y a des mots très aimables pour moi<sup>22</sup>. Ce poète Güiraldes dont vous parlez m'intéresse beaucoup à travers votre commentaire et je vais chercher ses livres. Je crois qu'ils sont à l'Ateneo<sup>23</sup>.

Mon projet de traduire Fermina Marquez a bien abouti. La maison Calpe en a acheté les droits –car cette autre maison d'édition où je m'intéresse souffre d'un retard assez ennuyeux– Votre roman paraîtra donc, dans ma traduction, faisant partie d'une collection contemporaine de littérature pour laquelle Pedro Salinas a commencé la traduction de Proust<sup>24</sup>.

posé et a accepté de tenir une chronique mensuelle dans *La Nación* sur un sujet de littérature française. Cette collaboration durera de 1923 à 1925, soit un ensemble de 24 chroniques. Cette amitié durera jusqu'à la mort de l'Américain, le 8 octobre 1927 à Paris, et l'on voit Canedo, dans les *Epigramas americanos*, réunir les trois amis: «A Valery Larbaud/pensando en Ricardo Güiraldes. Se fué [sic]. Ya no es más que sombra./Montó en su pingo pampeano./Solo se fué [sic] por el llano:/dejó atrás rancho y potrero/y en el último lindero/nos dijo adiós con la mano.»

<sup>22</sup> Ces «mots très aimables» font vraisemblablement allusion à la mention faite par Larbaud d'un article de Diez-Canedo dans *España*, article où l'Espagnol appelait de ses vœux une intervention du Français sur la poésie espagnole contemporaine. Larbaud écrit: «Cependant, voici que de plusieurs côtés –et notamment de Madrid même, où Enrique Diez-Canedo m'y encourage publiquement, dans un article de la revue *España*– on me demande de parler de la poésie espagnole contemporaine.» Larbaud s'est toujours défendu d'avoir de l'espagnol une connaissance autre que celle d'un simple amateur et met en avant son «manque de préparation.»

<sup>23</sup> Les livres de Güiraldes présents dans le fonds de l'Ateneo sont tous d'époque et sans signe distinctif aucun (dédicaces ou autre). Il s'agit de: *El encerro de cristal*, Buenos Aires, 1915; *Cuentos de muerte y de sangre. Seguidas de aventuras grotescas y una trilogía*, Buenos Aires, 1915; et *Don Segundo Sombra*, Madrid, Espasa Calpe, 1930. *Raucho* n'apparaît donc pas, ou plus. Il est intéressant, par ailleurs, de signaler qu'il n'y a aucune édition d'époque de Diez-Canedo dans le fond actuel de l'Ateneo. Or nous savons, par la lettre du 8 juin 1918 à propos de Cortezo, et par les archives de l'Ateneo, que Canedo en était membre dans ces années-là. N'aurait-il fait aucun don d'aucune de ses œuvres à la bibliothèque? Peu probable. Par ailleurs, cette institution dispose d'un registre de ses membres qui se rédigea après la guerre civile d'après le fichier original. On y trouve mention des membres qui apparaissaient dans ce fichier, mais les fiches elles-mêmes n'existent plus. Enrique Diez-Canedo est mentionné avec les informations suivantes: numéro de membre: 7.583; domicile: c/ Lealtad, 20; date d'entrée: 10 février 1904; date de sortie: 10 décembre 1925.

<sup>24</sup> C'est chez Calpe que paraît, en 1921, celle qui devait tant séduire les lecteurs espagnols et latino-américains. Salinas n'était pas un inconnu pour Larbaud: si le Fonds Valery Larbaud ne possède pas d'exemplaire du Proust, il a par contre deux ouvrages de Salinas: *Presagios* (con una visita de P.S. por J. Ramón Jiménez), Madrid, Índice,



A propos de Proust, j'ai donné à une revue de Bilbao, *Hermes*<sup>25</sup>, un article que je vous envoie, en même temps qu'une traduction de *The Duchess of Malfi* parue dans une bibliothèque populaire. Je vous ai fait envoyer les numéros parus d'une revue *La Pluma*<sup>26</sup>.

Je suis très content de ce que vous me dites [sic] à propos de ma *Sala de Retratos*. Cette traduction dont vous me parlez sera pour moi une *joy for ever*<sup>27</sup>. Mon petit volume va être suivi par un autre, bien plus gros: *Conversaciones literarias*<sup>28</sup>.

1923, avec une dédicace: «A Valery Larbaud, por su hermosa obra, por su amor a España, su amigo P. Salinas» [F.V.L., Es 953]; et *Razón de amor*, Madrid, Cruz y Raya, 1936, 239 p., sans dédicace [F.V.L., Es 954].

<sup>25</sup> Enrique Diez-Canedo publie en effet, cette même année, dans le numéro 58 de *Hermes*, un article intitulé «Marcel Proust», dont une copie annotée se trouve dans les archives de Larbaud. Cette copie présente de nombreuses corrections manuscrites. Sont corrigés les noms propres fautifs, des citations erronées (comme le titre du roman, à la recherche *des* temps perdu, corrigé en *du* temps perdu), etc. Ces corrections sont vraisemblablement de la main de Canedo, car Larbaud n'avait pas pour habitude de corriger les textes d'autrui dans ce genre de circonstances. Quant à la *Duchesse de Malfi*, à laquelle il est fait allusion plus loin: Diez-Canedo publie la traduction de la pièce de John Webster chez Calpe en 1920 dans la Colección Universal.

<sup>26</sup> Les archives Valery Larbaud possèdent: 1920: julio [ce numéro contient l'article d'Alfonso Reyes «El abanico de Mademoiselle Mallarmé» où il présente et commente quatre traductions différentes du même poème de Mallarmé; cet article a dû passionner Larbaud], agosto; 1921: enero, febrero, marzo, agosto, septiembre; 1922: marzo [feuilles non-ouvertes], septiembre, octubre; 1923: enero, abril [pages non-ouvertes], mayo [partiellement ouvert: article de Puccini sur la señorita Monnier], junio.

<sup>27</sup> *Sala de retratos* est paru en 1920 chez García Monge S.A. à San José, Costa Rica (80 pp.). L'exemplaire envoyé par Canedo se trouve dans la bibliothèque de Larbaud avec, datée du 27 mai 1920, la dédicace suivante: «A M. Valery Larbaud en hommage sincère.» Les lettres de Larbaud ne nous étant pas parvenues, nous ne savons pas quels commentaires ce dernier faisait à Canedo. Ils devaient être fort positifs, puisque le Français semble, comme ce courrier nous le laisse penser, avoir envisagé de faire une traduction de ces portraits. Larbaud, très intéressé à voir traduits et à faire traduire des textes espagnols ou latino-américains, a fort peu traduit lui-même du castillan. Il a rédigé l'un des quatre textes de la *Mujer vestida* directement en castillan et l'a donné pour correction à Ramón Fernández; les trois autres ont été traduits par ce dernier (ces articles furent publiés en 1917 dans *Higiene y Belleza*, n<sup>os</sup> 30, 32, 33 et 34). Sinon, ses seules traductions du castillan sont de Ramón Gómez de la Serna, *Echantillons*, présentation de Valery Larbaud, traduction de Mathilde Pomès et Valery Larbaud, Paris, Grasset, 1923; Gabriel Miro, *Semaine Sainte*, traduit de l'espagnol par Valery Larbaud et Noémi Larthe, préface de Valery Larbaud, Paris, Ed. du Sagittaire, 1925; sinon, il s'agit de publication de poèmes épars de divers auteurs dont Güiraldes, ou de fragments des livres à paraître.

<sup>28</sup> Les *Conversaciones Literarias* paraissent entre 1921 et 1930: elles consistent en trois séries d'études sur des auteurs européens contemporains et quelques grands classiques universels, quelques problèmes théoriques aussi, comme celui de la traduction

Je vais prendre un mois de repos au pays Basque, au bord de la mer. J'emporte pas mal de volumes; je vais tacher de n'écrire une seule ligne [sic]. La nage et la lecture seront mes seuls sports.

Je ne vous ai rien dit de *Beauté, mon beau souci...* J'attends impatiemment le numéro d'août<sup>29</sup>.

Bien cordialement votre [sic]

*signé:* E. Diez-Canedo

Mon adresse pendant ce mois: Calle del Puerto n° 3  
Ondárroa (Vizcaya)

La lettre suivante, envoyée six mois plus tard environ, témoigne de cette fonction de pont culturel entre la France et l'Espagne, Paris et Madrid, qu'assument nos deux auteurs. Entre ici en scène une pièce clé de l'échiquier larbaldien: Mathilde Pomès.

Née en 1886 à Lescurry, dans les Hautes-Pyrénées, Mathilde Pomès avait achevé son agrégation d'espagnol en 1916 et se consacrait à l'enseignement. En cette année 1920, elle vient d'obtenir la bourse Albert Kahn qui va lui permettre de se rendre en Amérique latine<sup>30</sup>. Elle y

poétique. Le premier volume, dont il est ici question, s'intéresse aux années 1915-1920 et est paru en 1921 chez Editorial América; le deuxième volume s'intéressera aux années 1920-1924, et le troisième aux années 1924-1930. Dans ce dernier volume, Canedo reprend un article de *El Sol* du 24 juin 1925 consacré à *Ce vice impuni, la lecture...*, où il encourage Larbaud, une fois encore, à s'intéresser au «dominio español». Seul le premier de ces trois volumes se trouve dans la bibliothèque de Valery Larbaud, avec la dédicace suivante: «A Valery Larbaud, son ami Enrique Diez-Canedo. Madrid, 14.11.1921.»

<sup>29</sup> *Beauté, mon beau souci...* a commencé à paraître dans le numéro de juillet 1920 de la N.R.F. La deuxième moitié du texte paraîtra dans le numéro d'août, si impatiemment attendu par Canedo.

<sup>30</sup> Albert Kahn (1860-1940). Ce richissime banquier alsacien était habité d'une utopie: voir se connaître et dialoguer les peuples du monde, et il avait placé très tôt sa fortune au service de ce rêve. Il met sur pied un projet tout bourgeois: réaliser une représentation totale de la planète, enregistrer les multiples traditions du monde qu'une première mondialisation est en train de menacer. Pour ce faire, des photographes et cinéastes sont envoyés sillonner le monde et réaliser les «Archives de la Planète» (1909-1931). L'«objet-monde» n'est pas le seul à l'intéresser: cet élève de Bergson et ami de Rodin est préoccupé par le manque d'ouverture et de connaissance directes des intellectuels de son temps. Il crée donc des bourses destinées à des agrégés qui travaillent dans l'enseignement. Elles doivent leur permettre de vivre une année entière à l'étranger, de s'y pénétrer des modes de vie et de la culture des gens du lieu, afin de pouvoir, au retour, témoigner de cette expérience tout sauf livresque. C'est avec l'une de ces bourses que Mathilde Pomès part pour l'Amérique latine. A côté de nombreuses publications, le projet de Kahn comportera également un centre de documentation

passera près d'une année et ce n'est qu'à son retour qu'elle se lancera véritablement dans la traduction d'œuvres littéraires espagnoles et latino-américaines<sup>31</sup>.

C'est à la librairie des Amis des Livres (encore elle!) que Larbaud et Mathilde Pomès se sont rencontrés. La jeune agrégée est sur le point de partir pour l'Amérique latine en passant par Madrid, et Larbaud lui suggère aussitôt de rendre visite à quelques-uns de ses amis madrilènes, dont le fameux Ramón Gómez de la Serna, qu'ils traduiront ensemble. Comme nous le voyons dans la lettre qui suit, il la recommande également auprès de Diez-Canedo. De fait, Canedo jouit, en Espagne, d'une réputation symétrique à celle de Larbaud en France: il est considéré comme *le* connaisseur de la littérature française et de ses auteurs contemporains, il est celui à qui l'on demande des lettres de recommandation auprès de ces derniers, comme l'illustre ce même courrier, qui est accompagné d'une lettre de recommandation pour Jules Noé, de la revue argentine *Nosotros*.

Le projet de traduction de Ganivet, auquel cette lettre fait allusion, sera abandonné pour des raisons qu'explique Mathilde Pomès dans les lettres qu'elle envoie à Larbaud et qui retracent les étapes de la difficile négociation avec le fils de Ganivet, Ángel, puis l'échec dû aux exigences pécuniaires exagérées de ce dernier<sup>32</sup>.

sociale, des laboratoires de recherches et, enfin, *last but not least*, une société, Autour du Monde, dont le projet n'est pas sans rappeler celui de la Residencia de Estudiantes: les anciens boursiers français et étrangers y rencontrent des membres d'honneurs prestigieux et des membres associés, il est même possible de séjourner dans les locaux.

<sup>31</sup> La Bibliothèque Nationale de Paris ne compte pas moins de 34 traductions parues en volume (traductions de l'espagnol et du portugais), 8 volumes de poésies personnelles (dont le premier, *Ferveur*, paru en 1928, fut préfacé par Paul Valéry), 3 volumes de critique et plusieurs préfaces. Elle a par ailleurs publié de nombreux articles dans des revues françaises ainsi que dans des hebdomadaires et quotidiens espagnols.

<sup>32</sup> La jeune femme tient Larbaud informé des développements de la négociation: «Le fils de Ganivet –petit employé de chemin de fer, comme celui de Verlaine, n'est-ce pas?– qui n'a pas connu son père et confond les titres de ses œuvres demande 2000 pesetas pour la traduction de los Trabajos [del infatigable creador Pio Cid, paru en 2 tomes chez les Sucesores de Rivadneyra à Madrid en 1898]. Je pense qu'il se contentera de 1000 ou de 1500.» (lettre de Séville du 4 février 1921). Mais le fils n'en rabat pas, et le 25 octobre, de Paris où elle a dû rentrer rapidement pour cause de maladie, elle informe à nouveau Larbaud: «Je n'ai pu réduire Angel Ganivet à des droits de traduction accessibles. Personne ne voudra payer 2000 pesetas. Faut-il poursuivre cette affaire?» (in *Correspondance M. Pomès-V. Larbaud, 1920-1929*, corresp. présentée,

[D-101] Lettre du 27 janvier 1921 sur papier à en-tête «Enrique Diez-Canedo (en majuscules), Lealdad 20, Madrid»

Mon cher ami,

J'ai vu plusieurs fois Mlle Pomès, qui m'a apporté votre lettre et avec laquelle j'ai souvent causé de littérature. Elle connaît l'espagnol d'une façon remarquable. En ce moment, Ganivet, qu'elle se propose de traduire, est un des sujets d'actualité: on parle de la translation de ses dépouilles de Riga, où il est mort, en Espagne. Je ne sais pas si Mlle Pomès a conclu un arrangement pour les droits de traduction avec le fils de Ganivet avec qui<sup>33</sup> elle avait parlé.

Je travaille beaucoup. *Fermina Marquez* sera entièrement traduite en espagnol dans une semaine. *La porte étroite* est chez l'éditeur. Une autre traduction que j'ai faite de Francis Jammes, *De l'Angélu...*, vient de paraître. Vous la recevrez dans quelques jours, ou, peut être [sic], je vous l'apporterai moi-même, si je puis obtenir une permission de quelques jours à partir des petites vacances de Carnaval prochain. J'ai grande envie de revoir Paris<sup>34</sup>.

Votre traduction d'*Erewhon* et le livre de Festing Jones que Araquistain a reçu m'ont fait lier connaissance avec Samuel Butler, mais je n'ai pas encore eu le temps pour [sic] entreprendre une lecture de ses œuvres. Je sais que vous corrigez les épreuves des autres volumes<sup>35</sup>.

établie et annotée par B. Mousli, *Cahiers des Amis de Valéry Larbaud*, n° 30). De fait, le projet Ganivet sera abandonné.

<sup>33</sup> Ces deux derniers mots ont été rajoutés dans l'interligne supérieur en remplacement du *qu'* initialement écrit.

<sup>34</sup> *Fermina Márquez* sortira l'année suivante. Larbaud en recevra un exemplaire portant cette dédicace: «A Valéry Larbaud, rogándole que perdone mis faltas, en gracia a mi mucho amor por Fermina Márquez, Enrique Diez-Canedo, 14.IX.1921»: la traduction de Jammes, *Del toque del alba al toque de oración*, a paru avec un avertissement de Canedo chez Calpe à la fin de 1920. Aucun exemplaire de la traduction de Jammes ou de celle de Gide n'est présent dans la bibliothèque de Larbaud.

<sup>35</sup> Des extraits de *Erewhon, ou de l'Autre côté des montagnes* de Samuel Butler (1835-1902) ont paru dans le numéro de janvier 1920 de la *Nouvelle Revue Française*, précédés d'une étude globale de la vie et de l'œuvre de l'auteur. Ce texte était en fait celui de la préface à la traduction d'*Erewhon* que Larbaud publie la même année aux éditions de la N.R.F. (Paris, 1920, xxxii-232 pp.). Butler est l'auteur de prédilection de Larbaud, qui ne ménage pas sa peine pour le faire découvrir en France, comme il se battra plus tard pour l'*Ulysse* de Joyce. De Butler, Larbaud publie en 1921, à la N.R.F., *Ainsi va toute chair* et, l'année suivante, *La loi et la grâce (Les Écrits nouveaux)*: divers fragments paraîtront également en revues. Henry Festing Jones (1851-1928) a été l'un des plus proches amis de Butler, dont il est même l'un des exécuteurs testamentaires. Larbaud le rencontrera à de nombreuses reprises, tant en Angleterre qu'en France, jusqu'à sa mort, en 1928.

Quelle chose étonnante, le *Cimetière marin* de Paul Valéry! Étonnante comme poésie, et, pour moi, espagnol, étonnante aussi parce que je n'ai jamais trouvé dans aucune langue la *qualité* du vers *espagnol*, du vers de Gongora [sic], comme dans ce poème. Je ne crois pas que Paul Valéry sache l'espagnol, et sans doute l'idée d'imitation ne lui est jamais passée par la tête<sup>36</sup>.

Vous recevrez un de ces jours la visite de mon ami Jules Noé, un des directeur de *Nosotros*, la revue de Buenos Ayres [sic], qui est en train de devenir la plus importante revue de langue espagnole. C'est un charmant garçon: donnez-lui de bons conseils; faites-lui connaître, je vous en prie, les hommes de la *Nouvelle Revue Française*<sup>37</sup>.

A bientôt, j'espère. Bien cordialement à vous

signé: E. Diez-Canedo

Ici se termine la dernière longue lettre à Valery Larbaud. Par la suite, les circonstances de leurs vies respectives font que Diez-Canedo n'envoie plus à Larbaud que de petits mots ou des cartes postales. Mais ceux-ci témoignent du fait que la relation reste vivante: les passages à Paris de l'Espagnol entraînent des rencontres, des soirées au restaurant entre amis, comme ce sera le cas avec Alfonso Reyes et Jules Supervielle en avril 1925<sup>38</sup>.

En effet, de passage à Paris, Canedo reprend contact avec Larbaud:

[D 102] 8.4.25

Mi querido amigo,

No sé si está usted en París, y quisiera verle. Duermo en Boul. St Michel 43 y estoy a mediodía en compañía de Alfonso Reyes, Boul. Haussmann, 144. Le agradecería que me pusiera dos letras diciéndome

<sup>36</sup> Le *Cimetière marin* est paru en 1917 à la N.R.F.; sur les liens entre Paul Valéry et l'Espagne, consulter l'ouvrage de Monique Allain-Castrillo, *Paul Valéry y el mundo hispánico*, Madrid, Gredos, 1995.

<sup>37</sup> Le petit mot de recommandation de Diez-Canedo, en date du 28 janvier 1921, porte la cote D100. En voici le texte: «Mon cher ami, Permettez moi [sic] de vous présenter M. Jules Noé, un des directeurs de la revue *Nosotros* de Buenos Ayres [sic]. Je suis certain que ses projets vous intéresseront et que vous pourrez être pour lui, pendant son séjour à Paris, un bon guide amical. Je vous serre cordialement la main, E. Diez-Canedo.»

<sup>38</sup> Entre temps, le 26 juin 1921, Canedo a envoyé une carte postale de Paris, du jubé de Saint-Etienne-du-Mont, à Larbaud à son adresse dans le Sussex. Ce dernier passe en effet quelques semaines en Angleterre et donnera, à l'Institut français de Londres, une conférence sur les poètes français: «He pasado unos días en París. ¡Cuánto siento no haberle encontrado! Deseaba tanto hablar con usted! Que pase muy buen verano y no se olvide de su amigo E. Diez-Canedo.»

a qué hora puedo ir a verle, en el caso, afortunado para mí, de que esté en París.

E. Diez-Canedo

Le mot est adressé au 71 rue du Cardinal-Lemoine, l'adresse parisienne de Larbaud depuis son retour d'Espagne. C'est un appartement en étage, donnant sur un jardin planté de grands arbres au flanc de la Montagne Sainte-Geneviève, au cœur du Vème arrondissement de Paris<sup>39</sup>. Larbaud y reçoit peu, il préfère les rencontres à l'extérieur, au restaurant Foyot par exemple, et c'est là qu'il propose à Canedo de se rencontrer:

[D 103] 10.4.25

Estoy encantado al saber que le encuentro en París. Todos me decían que había de estar ahora de viaje. —Con gusto estaré a las 8, hoy viernes, en Foyot. Un apretón de manos y hasta luego, E. Diez-Canedo.

Foyot est une des tables préférées de Larbaud et des gens de lettres de l'époque. Situé 33, rue de Tournon, exactement en face de l'entrée du Sénat, le Restaurant Foyot était l'un des meilleurs de Paris et sa cave, en particulier, était très réputée; il était fréquenté par de nombreux écrivains, français mais également étrangers, dont Alfonso Reyes qui, gourmet raffiné, y invitait lui aussi ses amis<sup>40</sup>. Diez-Canedo devait précisément manger ce soir-là en compagnie de Larbaud et d'Alfonso Reyes. C'est Larbaud qui avait eu l'idée de ce rendez-vous à trois: le jeudi 9 avril, prenant connaissance du mot de Canedo, il avait immédiatement averti Reyes:

Mon cher ami, hier, en rentrant d'un voyage de trois semaines en province, j'ai trouvé un mot de Diez-Canedo. Agréable surprise. Comme je ne sais combien de temps il passera ici, je lui demande (billet laissé à son hôtel) de venir dîner demain soir *vendredi* ou samedi soir à 8 heures au restaurant Foyot, en face du Sénat. Je serais bien content si vous pouviez vous joindre à nous. Je n'ai pas le téléphone chez moi pourriez-vous vous mettre d'accord sur le jour avec Diez-Canedo, et me

<sup>39</sup> Ce sera l'adresse parisienne de Larbaud jusqu'en 1938 où, une attaque cérébrale l'ayant laissé hémiparétique, il lui faudra envisager de vivre dans un appartement de plein pied. Il déménagera alors au 40 avenue Charles-Floquet, dans le VIIème arrondissement.

<sup>40</sup> Le restaurant n'existe malheureusement plus: le bâtiment a été détruit pour permettre l'élargissement de la rue de Vaugirard.

faire savoir avant demain soir 6 heures, votre décision? (...) Amitiés, V. Larbaud<sup>41</sup>.

Et c'est Reyes lui-même qui, dans son journal, nous apprend comment se passa la rencontre. A la date du 12 avril 1925, il écrit:

Desde hace varios días están en París Enrique González Martínez, acompañado de su hijo Héctor, y Enrique Diez-Canedo que han venido a pasar la Semana Santa (...). Hemos cenado, Diez-Canedo y yo, con Valery Larbaud, y charlado muy alegremente. Nos acompañaba Supervielle que vuelve del Uruguay y de la Argentina, y está encantado de vivir cerca de mí para irme mostrando lo que escribe, costumbre que a él le hace bien y a mí me agrada<sup>42</sup>.

Jules Supervielle est, avec Lautréamont et Laforgue, l'un des trois grands auteurs français d'origine uruguayenne<sup>43</sup>. Comme beaucoup de latino-américains, et plus logiquement encore pour un enfant d'origine française, Supervielle a fait ses études à Paris, au collège Janson-de-Sally, où il a connu, en somme, une vie proche de celle décrite par Larbaud dans sa *Fermina Marquez*. Après la guerre, et grâce à la fortune familiale qui lui procure une aisance certaine, il s'est installé à Paris où il vit avec sa femme et ses six enfants. Comme Larbaud, il a une santé délicate; comme l'auteur de *Barnabooth*, il vit un exil permanent, uruguayen en France et français en Uruguay; comme l'auteur des

<sup>41</sup> In V. Larbaud-A. Reyes, *Correspondance 1923-1952*, avant-propos de Marcel Bataillon, introduction et notes de Paulette Patout, Paris, 1972, p. 35. L'amitié entre le Mexicain et le Français remonte à 1923, date de la première lettre de Reyes à Larbaud. Le 4 mars 1923, Reyes lui adresse une lettre où il se présente comme l'ami de tous ses amis espagnols et, «casi por antonomasia», celui de Enrique Diez-Canedo que Larbaud connaissait déjà de ses années espagnoles de la guerre.

<sup>42</sup> Alfonso Reyes, *Diario 1911-1930*, prólogo de Alicia Reyes, nota del Dr. Alfonso Reyes Mota, México, Universidad de Guanajuato, 1969, pp. 96-97. Diez-Canedo devait revenir à Paris en mai, à l'occasion du Congrès International du Pen Club. Il n'y a aucun mot ou lettre du mois de mai 1925 dans le Fond Valery Larbaud.

<sup>43</sup> Isidore Ducasse, 'comte de Lautréamont' (1846-1870) est en effet né à Montevideo, tout comme Jules Laforgue (1860-1887) ou Jules Supervielle. Tous trois, comme Fermina Marquez, feront leurs études secondaires en France, à Tarbes pour les deux premiers, à Paris pour le dernier. Celui-ci est le fils de Jules Supervielle et Maria Munyo de Supervielle, originaires tous deux du sud de la France, qui ont émigré en Uruguay où ils ont fondé une banque. Ce négoce allait connaître un très grand essor puisque le poète devait vivre de ses rentes jusqu'à la seconde guerre mondiale. Après la mort de ses parents lors d'un séjour en France, il avait été recueilli par sa grand-mère maternelle qui s'était occupée de lui pendant ses deux premières années. Après deux ans à Saint-Jean-Pied-de-Port, suffisamment fort pour supporter le voyage, il était reparti pour l'Uruguay avec son oncle et sa tante qui l'élevèrent comme leur fils.



*Enfantines*, il est habité d'une inextinguible nostalgie de l'enfance. Ce sont quatre auteurs chez qui l'exil a ou aura une grande importance qui se retrouvent, en cette soirée du 12 avril 1925.

A la date du 12 août 1926, c'est une carte postale signée de Supervielle et Diez-Canedo qui parvient à Larbaud, «avec le cordial souvenir de [ses] amis». Elle est envoyée de Saint-Jean-Pied-de-Port, cette petite ville où la grand-mère basque de Supervielle, Anne Etcheun, avait élevé l'enfant jusqu'à ses deux ans.

La correspondance Canedo-Larbaud ne présente plus maintenant que de petits mots envoyés au fil des différents passages de l'Espagnol en France, ou près de la France: en août de l'année précédente, l'année même de leur rencontre à Paris donc, Canedo envoie une carte postale du Barrio aristocrático de Zarauz où il passe un mois de vacances. Canedo croit Larbaud à Gênes, il est à Portofino<sup>44</sup>; en 1926, c'est le petit mot envoyé de Saint-Jean-Pied-de-Port et, le 5 janvier 1930, une nouvelle rencontre manquée: Larbaud n'est pas à Paris, ni même à Valbois, mais dans ses terres, à Vichy<sup>45</sup>: sa mère est très malade (elle mourra le 11 octobre 1930) et Larbaud passe le plus de temps possible avec elle.

Sept ans plus tard, en pleine guerre civile, Diez-Canedo est de passage à Paris et il tente à nouveau d'entrer en contact avec son ami:

[D 104] papier à en-tête du Trianon Palace Hôtel, 1bis à 3 rue de Vaugirard, à la date du  
3 avril 1937

Cher ami,

Je suis de passage à Paris, retour de Buenos Aires, via New York-Londres, et je rentre un de ces jours en Angleterre où ma famille m'attend. Probablement nous viendrons tous nous installer à Paris, après un court voyage que je dois faire à Valencia. On m'a dit que vous êtes souffrant. Je ne voudrais nullement vous importuner, mais j'aurais grand plaisir à vous voir un moment, si vous pouvez me recevoir, immédiatement ou après deux ou trois semaines, à mon retour. Envoyez-moi un

<sup>44</sup> La carte est adressée à Valery Larbaud, Orta-Novarese, Genova, Italia. L'employé de la poste (el postino de Neruda?) a corrigé l'adresse: Larbaud est à Portofino Mare. Le message lui est donc parvenu. «Mi querido amigo. No sé si basta esta dirección para que llegue a usted [sic] mi saludo en afectuosa correspondencia al suyo. Ya me vuelvo a Madrid, después de un mes de descanso. Siempre le quiera y admira, su [illisible] Enrique Diez-Canedo.»

<sup>45</sup> Carte postale de la Sorbonne, la cour intérieure: «Moi à Paris et vous à Valbois! Je rentre en Espagne. Mille amitiés, Enrique Diez-Canedo.»

mot, je vous en prie, à cet hôtel, ou à Londres, 59 Warwick Road, Earls Court, S.W.5. Et croyez toujours à mon amitié sincère et à ma grande admiration.

Enrique Diez-Canedo

Nous ne savons pas si Larbaud a accepté de revoir Canedo: en novembre 1935, une attaque cérébrale l'a laissé hémiplégique et, si les idées sont restées claires, il parle en revanche très difficilement<sup>46</sup>. Ses amis se font discrets, Larbaud plonge doucement dans la solitude, accompagné de sa femme et de quelques très rares amis. On ne l'oublie pas tout à fait cependant: en 1951, ses amis lui rendent hommage à l'occasion de son soixante-dixième anniversaire. Le 2 février 1957, Larbaud meurt à Vichy, à l'âge de septante-six ans. Diez-Canedo est alors mort depuis treize ans déjà: il s'est éteint le 6 juin 1944, à México où il est, comme tant d'intellectuels républicains, venu chercher refuge et où il a, jusqu'à la fin, continué son labeur de Professeur, de critique et de mentor, inlassable découvreur et appui de jeunes auteurs.

<sup>46</sup> Les lettres de cette période, celles à Alfonso Reyes entre autres, dénotent une perte langagière sensible.



*D. Enrique con su esposa. Retiro, 1926.*